

# L'OMBRE DE LA LUMIÈRE

Marjorie Blanc

Éditions ThoT  
SF & Fantasy



Marjorie Blanc est une jeune auteure savoyarde, passionnée d'écriture depuis son adolescence. Curieuse de tout, et surtout des différentes cultures, elle a vécu un an aux États-Unis et deux mois en Espagne, avant de s'installer dans ses montagnes d'origines. Incapable de s'ancrer dans un genre particulier, chacun de ses romans est un changement de cap, suivant son humeur et ses envies. Avec un humour décalé et un style bien particulier, Marjorie Blanc aime raconter des histoires, sans jamais souffrir de l'angoisse de la page blanche.



LA POUDRE DE NEIGE luisait haut sur les montagnes d'Avril. Recouverte de sa cape d'un noir d'ébène, sur son cheval à la robe sable-des-déserts, elle semblait n'être qu'un fantôme annonçant la mort. Et pourtant Ombre n'en était pas un.

Suivant de loin le cortège princier qui amenait Aliokhine vers son futur époux, l'éloignant des terres abruptes de son pays natal, la cavalière appréhendait, de son regard de pierre, l'horizon ensoleillé du monde inconnu qu'elle devrait apprendre à connaître comme le sien.

Un instant, ses yeux furent éblouis par une lumière provenant de la carrière que la voiture royale s'apprêtait à traverser. Ombre évalua chaque rocher puis donna un petit coup sec du talon sur le flanc de sa monture. Se penchant légèrement vers l'oreille de l'animal, elle susurra un encouragement que le vent masqua. Son cheval, digne et magnifique, trottina doucement pour coller son flanc contre la porte du carrosse. Les deux gardes de front, parfaitement habitués à la présence de la suivante travestie en cavalier, perçurent son mouvement comme un appel à la prudence.

Ombre frappa délicatement contre le carreau du carrosse. Suri, la dame de compagnie, ouvrit le petit rideau, ainsi que la fenêtre, pour l'interroger. Ombre posa ses yeux sombres

sur la demoiselle, sans un mot. Dans l'obscurité de la voiture, Aliokhine demanda des explications.

— Sous les sièges, votre Altesse !

Cette unique phrase suffit à faire paniquer la princesse et sa suivante. Cependant, Suri referma calmement la fenêtre et le rideau, puis elle se faufila, à l'égal d'Aliokhine, qui n'obéissait jamais qu'aux ordres d'Ombre, sous les banquettes. Bien cachées derrière les tentures luxueuses.

Ombre poussa son cheval un peu plus en avant et se tourna vers le cocher :

— Quoi qu'il arrive, vous avancez. Entendu ?

Le jeune page, assis à côté du conducteur, la regarda avec des yeux apeurés. Il ne devait pas avoir quatorze ans. Ombre lui sourit avec chaleur. Le cocher eut un spasme de surprise, tant elle n'avait plus l'air d'un cadavre en mouvement mais d'une demoiselle en fleurs, en ce bref instant d'amabilité. Elle ne releva pas l'expression, juste le geste d'acceptation. Portant la main à sa botte droite, elle en retira un poignard argenté. Ombre tendit celui-ci au jeune page et reprit son avancée pour se placer en tête du carrosse.

Les deux gardes ne lui posèrent aucune question. D'un signe de tête, ils approuvèrent la prudence d'Ombre et suivirent son exemple en portant la main à leur épée.

Au moment où le cheval d'Ombre posa son sabot dans le creux de la carrière, une dizaine d'hommes armés fondit sur le cortège. La cavalière brandit son épée et laissa tomber la capuche de sa cape.

Un seul mot se fit entendre au milieu des hurlements et du sang. Un mot d'ordre, un mot doux, un mot que la jeune cavalière fit vibrer comme son dernier :

— Miel !

\*\*

*Lorsque l'apocalypse se présentera, je resterai là, sans bouger, à observer. Froidement. Comme si je me devais de prendre des notes pour faire un rapport sur la déchéance de l'humanité...*

\*\*

Romualdo rangea son épée d'un geste résigné. Sous peu, il en était sûr, il la ressortirait. Ce jour-là, il se contenterait de s'agenouiller devant son roi et d'accepter de n'être plus qu'un militaire réserviste.

Avec son mariage, Philippe IV pensait naturellement que plus rien ne pourrait menacer son royaume. L'alliance avec le pays contre lequel il était en guerre depuis des millénaires, était une aubaine qui se présentait juste au moment où le jeune roi devait faire ses preuves. La beauté et la docilité d'Aliokhine ajoutaient une note de plus au parfum de victoire. Tout le monde aurait dû être heureux de cette situation.

Pourtant, Romualdo, Tarabass et Ariès ne pouvaient s'empêcher de penser que la retraite des gardes personnels du roi était une mauvaise idée. La menace n'avait pas été uniquement extérieure au royaume : au cœur même de la cour, des rumeurs de trahison se faisaient sentir.

Romualdo traversa dans le sens contraire le long couloir froid qui l'avait mené devant son souverain. Ariès, friand de femmes comme d'armes, expliquait à Tarabass de quelle façon

il aurait aimé courtoiser la jeune beauté asiatique qui suivait la reine partout. Tarabass, d'humeur coquine, riait de la légèreté de son ami en un moment si grave. Ils venaient de perdre leur travail tout de même ! C'était presque une rétrogradation...

Complètement en dehors de l'espace-temps, ils croisèrent une silhouette féminine qui fixait un point derrière eux. Le teint gris, les yeux dynamités par de grands cheveux de soie noire, elle avançait vers la salle du trône sans un regard pour eux. Ariès n'y fit pas attention. Tarabass s'écarta machinalement afin que le chemin soit dégagé. Romualdo s'arrêta.

Quelque chose dans la démarche de cette fille l'intriguait. Elle semblait voir en eux comme à travers du verre et ne changea en rien sa vitesse de marche. Elle paraissait digne et muette, juste de passage dans le monde des vivants. Quelque chose brillait dans son œil, comme un joyau mal taillé, pas bien mis en valeur.

Étrangement, lorsqu'elle passa à côté de lui, Romualdo ne ressentit plus rien. Elle était comme un vide qui aspirait les choses un instant, puis les rendait en effaçant la mémoire.

Il rejoignit ses amis, laissant l'impression disparaître.

Ombre longeait les murs pour rejoindre la reine. Dans sa tête, une image de sang et de bataille défilait en boucle sur une musique sans nom, sans son, dont l'auteur lui était inconnu. Le sceau de sa malédiction – ou bénédiction ? –, qu'elle portait en brûlure sur son genou gauche, lui faisait mal, mal à l'âme. Elle avait l'impression d'être boitante. Comme si garder l'usage de sa jambe, même abîmée, était pire que d'avoir dû s'en faire amputer. Comme si sauver la reine, alors qu'elle n'était encore que princesse, avait quand même représenté une perte, parce que les autres gardes y étaient restés, morts bravement.

Dans le couloir, elle vit trois hommes sortant de la salle du trône. Deux d'entre eux riaient très fort et tenaient des propos salaces, ignorant totalement qu'elle était là, qu'elle voyait, qu'elle entendait, qu'elle enregistrerait tout, tel un livre de comptes. Ombre fixa son regard noir sur la porte sans ciller. Elle avait l'habitude de ne pas être vue. En fait, elle était née pour être invisible. Ainsi, elle pouvait servir sa cause sans être inquiétée.

Pourtant, en croisant le plus silencieux des trois, Ombre ne put empêcher son cœur de battre plus vite. Ses yeux voulurent s'ancrer sur la braise encore rougissante qui se figeait sur elle.

Elle aurait souhaité adoucir son regard, tourner sa tête vers les trois hommes et sourire, comme le faisaient les autres filles par ici, un œil de biche en dessous et un air qui se voulait timide... mais elle savait qu'elle n'en avait pas le droit.

Elle était ici pour la reine. *Juste la reine.*

Elle était née pour servir la reine. *Juste servir.*

Elle mourrait pour la reine. *Juste mourir.*

Ombre retint un soupir dans sa poitrine et se chanta les mots que lui avait murmuré la femme au teint poivré avant de la marquer au fer rouge. Son cœur, sa tête, devaient toujours être là où Aliokhine se trouvait. Seule cette dernière importait.

Ombre, elle, n'était que l'instrument du Seigneur. Parce qu'elle avait eu le malheur de naître suppôt de Satan, de naître sorcière, de naître de la race de ceux qui n'ont pas de patrie, qui n'ont pas de pays, et dont l'existence est vouée à protéger les êtres supérieurs. Tel Merlin l'avait fait pour Arthur... Sauf que Ombre ne devait en parler à personne.

Elle s'étonna cependant de sentir que Romualdo l'observât. Habituellement, les gens ne la remarquaient pas. Dans les yeux clairs du jeune chevalier, elle sentit peser sur

elle les questions. Mais elle resta droite, fière, muette et avança comme si elle avait été seule dans un château hanté. Ignorante du mystère autour d'elle, ignorante des voix parasites venues d'un autre monde. Elle posa sa main gantée de dentelle sur la poignée de la porte. Au moment d'ouvrir, elle ne put s'empêcher de se retourner pour fixer la nuque sur laquelle tombait la légère cascade blonde des cheveux fins de Romualdo. Son instinct lui avait hurlé qu'elle devrait apprendre à le reconnaître dans une foule, dans une bataille, dans une pièce.

Puis sa raison reprit le dessus et Ombre s'obligea à ouvrir la porte et à ne plus y penser.

Juste quand il allait franchir la seconde porte du couloir, que Tarabass lui tenait distraitement, Romualdo se retourna avec l'envie de voir ne fût-ce que la chute de reins de la demoiselle. Mais il entendit seulement la porte de la salle du trône se refermer dans un bruit sourd.

\*\*

Murmure planta son poignard dans le portrait d'Aliokhine. La lame dure et étroite y perça un trou de la taille d'un pouce.

— Cette petite idiote n'aura pas le dernier mot ! s'écria-t-elle à l'attention de Poussière, qui attendait patiemment les ordres.

— La pauvre gamine n'y est pour rien, souffla tranquillement Yvon depuis son fauteuil. Seul le roi est coupable, ma chère.

— Elle l’a épousé, tout de même ! cria Murmure, hors d’elle, en plantant de nouveau le poignard dans le tableau.

— Pour la paix.

— Je me moque de la paix !

Yvon concéda son accord sur ce point. Une trêve n’arrangeait personne. Lui était armateur, bourreau, soldat, il n’aimait pas les climats de quiétude car ils n’étaient pas bons pour les affaires. Il aimait se battre, faire jaillir du sang, inventer de nouvelles tortures pour ses ennemis... Il détestait Philippe IV qui lui avait fait fermer boutique.

Poussière commençait sérieusement à s’ennuyer. La vérité était qu’elle s’ennuyait tout le temps. Depuis qu’elle avait failli à sa mission, qu’elle avait été déshonorée et rabaissée au rang de simple outil, obligée d’accepter des contrats pour manger, elle passait son temps sur les routes à assassiner à droite à gauche, à comploter contre tout le monde. Elle le faisait sans plaisir, sans peine. Avec l’air blasé de ceux qui n’ont plus rien.

— Il faut l’éliminer ! hurla Murmure. Tue-la ! Tue-la !

— Calme-toi, ordonna Yvon sans hausser le ton. Ce ne sera pas si facile, elle est probablement protégée elle aussi... mieux que le roi, sans aucun doute.

Murmure le dévisagea avec rage. La dernière phrase était une attaque personnelle. C’est elle qui protégeait le roi ! Elle l’avait toujours fait. Parce qu’elle l’aimait. Plus que sa vie. Elle ne voulait pas qu’il puisse aimer une autre femme, qu’il puisse regarder une autre, puisqu’il ne la regardait pas.

Yvon avait toutefois raison sur un point : Aliokhine devait sans doute être protégée par une sorcière. Parce que son destin était grand.

Murmure eut un sourire effrayant qui rendit son visage encore plus pâle et diabolique.

— Si sa gardienne est cette gamine aux yeux bridés, crois-moi, j'en ferai mon affaire sans même lever la main !

— Méfie-toi, Murmure, prévint Yvon, l'épine la plus transparente est la plus coupante.

— Qu'est-ce que je viens faire ici, moi ? demanda Poussière avec un soupir.

— Toi ?! s'écria Murmure avec dédain. Tu vas tuer la reine ! Tu vas lui faire regretter d'être sortie de son pays !

— Murmure, ça suffit ! s'énerva finalement Yvon. Poussière, nous voulons que tu ailles aux frontières des montagnes d'Avril et que tu trouves des mercenaires anti-paix. Guidée par ta force et la renommée de ton peuple, convaincs-les d'élaborer un plan pour renverser Philippe IV.

— Le renverser ? les interrompit Murmure. Il est hors de question que nous causions du tort au roi !

— Renverser *son pouvoir*, ma chère. Et s'il n'est plus roi, il n'aura plus besoin d'une princesse pour femme. Il sera libre pour une femme plus... modeste.

— Tu ne le blesseras pas ?

— Je ne le toucherai que politiquement.

Murmure consentit, vaincue par l'argument d'Yvon. Il afficha l'air satisfait que la perfidie avait inventé.

Rien qu'en le regardant, Poussière pouvait dire que l'homme n'avait pas un bon fond ni de bonnes intentions. Mais elle garda ses pensées pour elle. Elle n'essaya pas de convaincre Murmure, sa sœur, son égal, de ne pas faire confiance à Yvon. Non pas qu'elle eût peur de lui, non pas qu'elle pensât que l'autre sorcière ne la croirait pas, non... parce que Poussière savait qu'elle ne valait pas mieux que lui.

Elle se leva d'un coup, prise d'une impulsion, et quitta la pièce. On lui avait donné un ordre et de l'or. L'honneur voulait

qu'elle obéisse à l'un avant de dépenser l'autre. Et Poussière était prête à tout pour conserver un tant soit peu d'honneur. Yvon tendit un verre de vin à Murmure.

— Je dois retourner auprès du roi, dit-elle, un brin mélancolique.

— Il ne verra pas que tu es partie !

L'homme d'armes prenait un malin plaisir à titiller sa partenaire là où elle avait déjà mal. Il n'avait pas côtoyé beaucoup de sorcières, puisque celles-ci étaient habituellement plutôt discrètes, pourtant il comprenait parfaitement leur logique. Elles étaient toutes élevées dans le respect d'une tradition idiote qui les forçait à vivre à l'écart, oubliées du monde extérieur.

Murmure avait eu le tort de prendre son travail trop à cœur. Tant, qu'elle était tombée amoureuse de son protégé, alors qu'il ignorait jusqu'à son existence. Yvon, lui, l'avait vue. Oui, il avait vu briller le désespoir de l'âme perdante. L'erreur de Murmure fut de se vouloir humaine.

Et l'humanité finit toujours par commettre des erreurs...

\*\*

La reine était assise dans son boudoir. Suri lui faisait face, un travail de couture sur les genoux. Une jeune servante s'avança pour leur servir du thé. Aliokhine la remercia du bout des lèvres en regardant vers la fenêtre.

Une fois la porte refermée sur l'intimité de la reine et de sa suivante, Ombre sortit de son coin. La servante ne l'avait pas vue. Suri et Aliokhine avaient appris à ne plus penser à elle. La sorcière avança avec une expression des plus neutres

sur son visage impassible. Elle posa sa main contre la théière, appréciant la chaleur soudaine de la porcelaine, puis souleva le petit couvercle. Penchant son corps à la manière du roseau qui plie mais ne rompt pas, Ombre huma l'air humide des feuilles. Fermant les yeux, elle sentit l'intérieur du pot, saveur par saveur. Elle se redressa, referma la théière, et recula. Elle n'adressa la parole ni à la reine ni à la suivante.

— Vous me disiez aimer le roi, ma reine... reprit Suri, comme si de rien n'était.

— Que feras-tu quand je n'aurai plus besoin de toi ? interrogea Aliokhine, sans quitter des yeux les arbres du parc.

— Je vous demande pardon ?

Aliokhine tourna son visage de nacre vers sa suivante pour lui signifier que la question ne la concernait pas. Suri approuva de la tête et servit le thé. La reine se concentra soudainement sur la partie de son boudoir que l'on ne voyait jamais, que l'on ne voulait pas regarder, là où l'autre attendait comme une menace invisible prête à frapper.

— Ombre, répéta Aliokhine, que feras-tu quand je n'aurai plus besoin de toi ?

Malgré elle, Ombre eut un sourire qui éclaira son visage terne. La question était absurde, assurément ! La reine aurait toujours besoin d'elle !

— Je suis mariée maintenant, avec un roi ! se justifia Aliokhine avec un froncement de nez. J'ai peur que bientôt, ta présence ne soit plus utile...

Ombre refusait toujours de parler. Elle ne ressentait pas le besoin d'expliquer de nouveau à Aliokhine qu'elle était née pour être sa servante éternelle.

— Je veux dire... n'as-tu jamais eu envie d'avoir un mari, une famille, des enfants ?